

## « Ne vous conformez pas à ce siècle. » 2<sup>ème</sup> partie

La première partie de cet article (*Pélican*, n° 112) nous a permis de comprendre, nous l'espérons, que la question du vêtement est une réalité importante de la vie humaine. La fonction de celui-ci, en effet, au-delà des aspects purement pratiques dans lesquels l'être humain fait usage de son intelligence pour s'assurer, grâce au vêtement, le bien-être corporel (se préserver de l'agression des éléments extérieurs, du froid et du chaud,...) est de lui permettre de manifester extérieurement ce qu'il est dans son être même.

L'homme est une créature à la fois spirituelle et corporelle, dont la vie doit être régie par ses facultés les plus hautes : l'intelligence pour connaître le vrai et la volonté pour aimer et vouloir le bien. Et puisque ces facultés supérieures, qui sont les caractéristiques qui définissent et constituent véritablement l'être humain par contraste avec les animaux, sont des facultés spirituelles, donc immatérielles et qui échappent par là-même à la perception sensible des autres êtres humains qui le côtoient, il est nécessaire et naturel que l'homme cherche spontanément à manifester dans son apparence extérieure (vêtement, coiffure, et même jusqu'aux tatouages chez les primitifs...), les caractéristiques spirituelles qui le définissent singulièrement. Le vêtement a cette fonction essentielle de manifester au monde qui nous sommes (ou qui nous prétendons être) : dans notre différence sexuée, dans notre catégorie sociale, dans notre milieu culturel, dans notre métier, dans nos convictions...

Ce rôle symbolique de l'habit est fondamental et il importe grandement d'en saisir toute la

portée pour comprendre ensuite l'usage vertueux de celui-ci. En effet, lorsque l'on a compris que l'usage du vêtement, dans sa dimension symbolique, est le moyen de manifester publiquement et socialement qui nous sommes, nous en déduisons facilement que son usage est vertueux ou non, selon qu'il reflète ce que nous sommes réellement ou qu'au contraire, il prétend refléter ce que nous ne sommes pas ou ne devrions pas être.



C'est pourquoi, dans le livre du *Deutéronome* (XXII, 5), il est affirmé « qu'une femme ne portera point un habillement d'homme, et un homme ne mettra point des vêtements de femme ; car quiconque fait ces choses est en abomination à l'Éternel, ton Dieu. » En effet, user du vêtement de façon à lui refuser son rôle de signe de la différence sexuée voulue par Dieu, est un désordre socialement grave. Et ce n'est pas un hasard si l'on retrouve à la manœuvre les pires révolutionnaires et les plus grands ennemis et négateurs de la création du Bon Dieu pour renverser les pratiques vestimentaires, « casser les codes », forcer les femmes à porter des pantalons pour « vivre avec leur

temps » et créer une « journée de la jupe » pour inviter les garçons à participer au grand renversement des genres (lire à ce sujet : *Une histoire politique du pantalon* de Christine Bard).

Il n'y a pas de plus importante réalité déterminant l'être humain, dans sa façon d'être humain, que la différence sexuée, et nier la manifestation sociale de cette différence dans son témoignage normal qu'est le vêtement, c'est mettre la cognée à la racine de l'arbre, pour ainsi dire, et ouvrir la porte à la destruction de l'ensemble des valeurs que l'habit se doit d'exprimer.

C'est donc un sujet d'étonnement et de douloureuse surprise que de constater, même chez les meilleures personnes, l'absence de considération envers cet aspect des choses. Vous pourrez trouver des « tradis bien sous tous les rapports », qui manifestent même dans la rue contre le mariage homosexuel et l'enseignement obligatoire de la théorie du genre à l'école, au motif que la différence sexuelle entre homme et femme est très importante, voulue par Dieu, et qu'elle est source de fécondité tant corporelle que spirituelle, et qui en même temps trouvent tout à fait normal qu'une femme soit toujours en pantalon et soit tête nue à l'église. Quelle incohérence !

C'est précisément pour marquer la différence sexuée jusque dans le cadre de la participation au culte liturgique, que toute la Tradition, éminemment représentée par le pape saint Lin (qui a régné de 68 à 79), successeur immédiat de saint Pierre, avait défendu aux femmes d'entrer dans l'église sans avoir la

tête couverte d'un voile, ce que saint Pierre avait aussi défendu, et que l'Écriture enseigne sous la plume de saint Paul qui, alors même qu'il enseigne explicitement aux Galates (III, 26-28) qu'il n'y a plus de distinction entre homme et femme en ce sens qu'ils sont strictement égaux quant au salut : « *Car vous êtes tous fils de Dieu par la foi en Jésus-Christ ; vous tous, qui avez été baptisés dans le Christ, vous avez revêtu le Christ. Il n'y a plus ni Juif ni Grec, il n'y a plus ni esclave ni homme libre, il n'y a plus ni homme ni femme ; car tous vous êtes un en Jésus-Christ.* » insiste aussi sur le fait que la grâce ne supprime pas la nature et qu'au point de vue naturel, il faut continuer à manifester l'ordre voulu par Dieu dans sa création.

C'est l'objet du début du XI<sup>e</sup> chapitre de sa première épître aux Corinthiens, dans lequel il explique que le voile porté à l'église par la femme symbolise cette distinction établie par Dieu à la création de nos premiers parents, et qu'il faut respecter ce principe dans l'église, au moins par respect pour les anges qui sont les gardiens de l'ordre voulu par Dieu dans le monde. Alors, félicitation à celles qui ont compris l'importance de ce symbole et qui le respectent comme un rempart contre la déliquescence actuelle !

Le vêtement est aussi l'expression de notre rôle social, pensez aux habits et symboles royaux ou sacerdotaux, aux uniformes de tous genres, et de notre milieu culturel. Pensez aux époques, pas si lointaines à l'échelle de l'Histoire, où il était encore possible de repérer facilement l'origine géographique d'une personne grâce à son vêtement. Mais c'était avant que le rouleau compresseur de la grande uniformisation globaliste n'écrase tous les particularismes et les cultures, sous prétexte d'enrichissement mutuel !

Depuis, le jean s'est imposé comme « l'uniforme de la con\*\*rie internationale », comme le notait avec humour Roger Dommergue... Dans ce domaine, notre mise vestimentaire est apte à exprimer une foule de nuances et d'attentions qui passent malheureusement inaperçues de nos contemporains qui ne voient plus, dans le vêtement, que son aspect pratique et confortable. Où sont passées les nuances et les infinies délicatesses des personnes civilisées, qui savaient adapter leur mise à toutes les circonstances heureuses ou

pénibles de la vie sociale ? Elles qui savaient s'habiller pour honorer leurs amis ou leur famille lors d'une fête, ou honorer Dieu lors de la messe dominicale. Pourquoi ne sait-on plus s'endimancher aujourd'hui ? Au contraire, le dimanche matin les cadres supérieurs sont trop contents de jeter leur costume-cravate aux orties et de le troquer contre un polo informe, à manches courte, dans lequel ils n'oseraient même pas se montrer lors d'une réception mondaine !

Chez l'animal tout l'exercice de la vie sensitive est de fait ordonné aux fonctions de la vie présente : il est accaparé par la recherche de la nourriture et l'instinct de se reproduire. Il ne connaît pas l'exercice désintéressé du connaître, ni par conséquent l'usage des sens pour cette fin-là.

Comme l'écrit très joliment Anatole France dans *L'Anneau d'améthyste* : « Le petit chien de Monsieur Bergeret ne regardait jamais le bleu du ciel incontestable... » Le chien, ayant une fois levé les yeux vers le ciel et s'étant rendu compte qu'il n'avait rien à y manger, ne le regarde jamais plus... Au contraire, chez l'homme digne de ce nom, tous les sens, y compris le toucher qui est directement concerné par l'habit, peuvent servir à d'autres finalités qu'à l'entretien de la vie présente et à manifester sa vie intellectuelle et affective.

Ainsi, l'être humain pourra bien s'habiller, ou mal s'habiller, en fonction de ce qu'il décidera de mettre en valeur de lui-même. Quels aspects de sa personne veut-il mettre en avant ? Il faudrait que la personne qui est devenue le temple du Saint-Esprit par le baptême, soit soucieuse de s'habiller avec grâce et beauté : ce que l'on appelle l'élégance. Vous remarquerez que la façon occidentale de s'habiller met en valeur la tête et les mains de l'homme, soit les zones de son corps où se manifestent sa vie intellectuelle et sensible et sa capacité d'agir et de travailler. N'est-ce pas par là que se manifeste sa grandeur propre ? Que penser alors de ces accoutrements qui répondent au nom bizarre de « crop top », où ce qui est mis en valeur dans le corps est la zone du nombril ? ou les chevilles ? ou des parties des jambes au travers de jeans troués ? Qu'y a-t-il de noble, de valorisant pour l'être humain, dans ces zones ? Que décide-t-on de mettre en exergue par ces vêtements ? Malheureusement, la mode actuelle

ne semble rien convoiter d'autre que la mise en avant des qualités érotiques du corps humain ; d'ailleurs, l'adjectif « sexy » n'est-il pas accolé à tout et n'importe quoi comme synonyme de beau et de bon ?

Si l'on rajoute à ces considérations la triste réalité du péché originel, et nos péchés personnels qui le suivent, le vêtement acquiert bien sûr cette autre finalité de satisfaire à la pudeur. Nous vivons malheureusement dans un siècle de perversion et d'impudeur, mais c'est le siècle dans lequel Dieu nous a placés..., et nos yeux se détournent difficilement de l'obscénité du monde. Observez autour de vous les moyens par lesquels le démon cherche le plus à nous séduire : où que nous allions, quoi que nous fassions, la publicité, les magazines, le cinéma, la télévision, internet, étalent sous nos yeux des images de vêtements indécentes et de corps dénudés pour stimuler les passions les plus viles. Consciemment ou inconsciemment, nous subissons ces influences qui, tôt ou tard, finissent par nous troubler. Il faudrait vraiment que le démon nous aie rendus totalement aveugles pour que nous ne nous en apercevions pas !

S'il est vrai de dire que la mode n'est pas une mauvaise chose en soi, et qu'elle est même un phénomène normal, il faut cependant bien la comprendre. Le vêtement étant une réalité matérielle et finie, et donc incapable d'atteindre à une perfection conceptuelle et éternelle, ou dit autrement, aucun type de vêtement ne pouvant jamais réaliser la perfection absolue de ce que peut être un vêtement, il lui est nécessaire de se renouveler, de se transmuier sans cesse selon un processus cyclique, pour pouvoir réaliser toutes les possibilités et toutes les formes de perfection dont il est capable. Ceci, encore une fois, est normal et compréhensible, et les groupes humains qui ont décidé, par idéologie, de figer les vêtements de la vie courante dans un stade donné de leur évolution (pensez aux amish, ou aux juifs hassidim) manifestent ce qu'il y a d'irrationnel et de désordonné à refuser le processus naturel de la mode... En revanche, le vêtement conserve l'obligation morale, issue du péché, de couvrir certaines parties du corps, quelle que soit la mode ! Il s'agit de ces parties du corps qui entretiennent un lien étroit avec les actes de la génération, dont nous avons malheureusement perdu le

contrôle rationnel après le péché originel, si bien qu'elles sont devenues pour nous une source de honte et de confusion. Pourtant, ces organes ont une grande noblesse en ceci que Dieu les a créés et nous les a confiés pour nous rendre participants de son pouvoir créateur ! Ce qui fait dire à saint Paul : les organes « *que nous estimons être les moins honorables du corps, nous les entourons d'un plus grand honneur. Ainsi nos membres les moins honnêtes reçoivent le plus d'honneur.* » (I Cor., XII, 23-24)

Aussi le vêtement, quelle que soit la mode, doit entourer ces organes d'un plus grand honneur que les autres, ce qui veut dire les voiler, il doit les entourer de plus de respect, et il doit aussi recouvrir les parties du corps qui, sans être directement concernées par les actes de la génération, constituent cependant une source du désir charnel. L'Église dans son enseignement et les saints dans leurs écrits, ont toujours recommandé, aussi bien en société qu'au sein de la famille chrétienne, une grande pudeur afin que les enfants ne soient pas troublés par le spectacle de la nudité des adultes, parents ou frères et sœurs plus âgés. Et aujourd'hui il convient d'aborder cette question d'une manière plus franche et plus approfondie, car nous ne pouvons banaliser l'impudeur sous prétexte qu'elle sévit pratiquement partout.

Comme le dit Notre-Seigneur en saint Luc : « La lampe du corps, c'est ton œil. Ton œil est-il sain, tout ton corps est bien éclairé ; est-il malade, ton corps est dans les ténèbres. Ainsi, prends garde que ta lumière ne soit ténèbres. » (Luc, XI, 34-35). Il nous faut d'abord comprendre que les mauvaises pensées associées à la nudité proviennent le plus souvent de l'intérieur de l'homme et qu'elles sont liées à son éducation et à sa sensibilité : de nombreuses tribus vivent nues sans pour autant se sentir impudiques aux yeux des leurs. En revanche, les peuples civilisés, accoutumés au port de vêtements, ont beaucoup de mal à ne pas regarder d'un œil concupiscent tout spectacle dévoilant des parties du corps habituellement dissimulées aux regards. Et le monde s'appuie sur cette réalité pour proposer à l'homme de telles images afin d'exciter en lui des désirs érotiques, pour le pousser à l'achat d'un produit lorsqu'il s'agit de publicité, ou à la convoitise charnelle pure et simple.

Vous imaginez de quelle manière des enfants que leurs parents ont cherché coûte que coûte à préserver de toute forme d'atteinte impudique, reçoivent le choc de ces images... C'est pourquoi il est nécessaire de les armer solidement pour affronter le mal en dédramatisant ces sujets et en en parlant avec simplicité, respect et pureté. La nudité ne saurait être une difficulté en soi dès lors qu'elle est considérée avec les yeux du Créateur. L'Évangile nous le rappelle clairement : c'est ce qui sort du cœur de l'homme qui est impur, ce n'est pas la création ! C'est la façon dont il regarde, dont il écoute qui peut être impure. Sous l'influence des démons de l'impureté, à qui il ouvre son cœur, l'homme se plaît à salir ce qui est propre, à ternir ce qui est beau, et ensuite, il est trop tard pour revenir en arrière car toute sa personne est anéantie par le mal.

C'est pourquoi les papes se sont préoccupés d'enseigner et de recommander ces belles vertus de modestie et de pudeur, d'autant plus qu'elles étaient attaquées

par la dégradation de la société. Citons cette Instruction de la Sacrée Congrégation du Concile, du 12 janvier 1930, qui montrera un bel exemple de cette sollicitude pastorale :

« En vertu de l'apostolat suprême dont Dieu lui a confié l'exercice sur toute l'Église, Sa Sainteté le Pape Pie XI n'a jamais cessé d'inculquer par la parole et les écrits le précepte de saint Paul : *« Que les femmes portent des habits décents, se parant avec pudeur et simplicité (...) et comme il convient à des femmes qui font profession de servir Dieu par des bonnes œuvres.*

Souvent, lorsque l'occasion s'en présentait, le Souverain Pontife réprouva et condamna très sévèrement les modes indécentes introduites partout aujourd'hui dans les habitudes vestimentaires des femmes et des jeunes filles même catholiques ; non seulement ces modes offensent gravement la dignité et la grâce féminine, mais elles entraînent malheureusement des dommages temporels pour la femme et, ce qui est pis, sa perte éternelle et celle des autres. Il n'est donc pas étonnant que les évêques aient, comme il convient aux ministres du



Christ, résisté de toutes les manières et d'une voix unanime, chacun dans leur diocèse, à ce débordement de licence et d'impudence ; souvent ils ont bravé avec courage et fermeté les railleries et les outrages que leur adressaient en réponse des hommes malveillants. C'est pourquoi cette Sacrée Congrégation, chargée de promouvoir la discipline dans le clergé et le peuple, approuve et loue à juste titre la vigilance et l'action de ces évêques ; elle les exhorte en même temps avec force à poursuivre leurs desseins et leurs entreprises opportunes comme à en presser l'exécution jusqu'à ce que cette peste soit entièrement extirpée des milieux honnêtes de la société. Pour obtenir plus facilement et plus sûrement ce résultat, cette Sacrée Congrégation, sur l'ordre du Souverain Pontife, a pris en la matière les décisions suivantes :

I. Que les curés surtout et les prédicateurs, quand l'occasion leur en est offerte, insistent, reprennent, menacent, exhortent les fidèles, selon les paroles de l'apôtre Paul, afin que les femmes [et aujourd'hui on peut ajouter : les hommes] s'habillent d'une manière qui respire la modestie et qui soit la parure et la sauvegarde de la vertu ; qu'ils exhortent les parents à ne pas permettre que leurs filles portent des toilettes immodestes.

II. Que les parents, se rappelant la grave obligation qui leur incombe de prendre soin de l'éducation avant tout religieuse et morale de leurs enfants, veillent, avec une particulière vigilance, à ce que leurs filles, dès leurs plus jeunes années, soient solidement instruites de la doctrine chrétienne. Que, par leurs paroles et par leurs exemples, ils mettent tout leur zèle à exciter, dans l'âme de leurs enfants, l'amour de la modestie et de la chasteté. Qu'ils s'efforcent d'élever et de diriger leurs enfants en s'inspirant des exemples de la Sainte Famille, de manière que tous, à la maison, trouvent un motif et un stimulant pour l'amour et la pratique de la modestie. »

C'est toute cette *Instruction* qu'il faudrait lire... mais retenons que dans cette matière du vêtement, sans tomber dans un formalisme pharisaïque, il faut voir un aspect fort important de notre vie chrétienne, car nous devons faire rayonner sur notre corps et notre vêtement ces vertus que le Bon Dieu a mises dans notre âme par sa grâce.

Abbé Louis-Marie Turpault +

# Besoin de modèles !

Qui ne s'interrogerait pas en voyant la « tyrannie vaccinale » mondiale ? Qui ne s'alarmerait pas de perdre son emploi, de ne plus pouvoir circuler, et d'être mis au ban de la société, pour ne pas s'être soumis au 'Pass sanitaire' ? Qui enfin ne s'attristerait pas des déclarations du pape appelant à la vaccination, comme 'un acte d'amour' pour 'la maison commune'... ou... la maison de Pass... ?

Devant les contraintes, les incohérences, les injustices, les censures et le manque de prudence, les esprits s'échauffent, les langues s'agitent et les cœurs s'inquiètent. L'âme, faite



pour admirer et aimer, se vide et s'engue dans le matérialisme. C'est la déprime. Déprime de rentrée d'autant plus sombre que les projets semblent difficiles. Les uns voient se profiler le transhumanisme tel que le décrit le cybernéticien Kevin Warwick : « Il y aura des gens implantés, hybrides, et ceux-ci domineront le monde. Les autres, qui ne le seront pas, ne seront pas plus utiles que nos vaches actuelles gardées au pré (...) Ceux qui décideront de rester humains et refuseront de s'améliorer auront un sérieux handicap. Ils constitueront une sous-espèce et formeront les chimpanzés du futur. » Ils voient, dans cette idéologie malthusienne, le rêve d'éradiquer les chrétiens, juifs, musulmans et toutes civilisations du 'monde d'avant' avec l'utopie de sauver le monde de la surpopulation et de former une hyperclasse soumise qui diviniserait la planète en une pensée unique.

D'autres soupçonnent une corruption généralisée dans le domaine de la santé. Ils estiment que les big pharmas dirigent les gouvernements et que les études ne sont pas dans l'intérêt de la santé, mais sont une manipulation au service du profit et de l'idéologie. Ce qui expliquerait les autorisations de mise sur le marché accélérée pour les vaccins de formulations nouvelles à l'ARN messenger

au détriment des vaccins français de Sanofi, ou Valneva qui sont pourtant de formulations classiques et éprouvées, faits de virus inactivés.

D'autres encore préfèrent ne pas se poser de questions et suivre les préconisations, dans un sentiment d'appartenance à une noble intention. D'autres enfin, subissent une véritable torture morale voyant les effets indésirables de l'obligation vaccinale. Devant ce rouleau compresseur mondial qui fait fi des clauses de conscience et du principe de précaution, on voit apparaître des tensions, des agitations et des divisions. La charité s'estompe, le chrétien ne voit plus le bien et sa volonté craint.

Comment alors comprendre et discerner ? Comment entendre ce que veut la divine volonté ? Comment garder l'espérance, la foi et la charité ? Comment progresser dans les vertus et se fortifier ? À ceci, les auteurs spirituels répondent : il faut contempler. Mais, ce n'est pas pour nous, direz-vous ? Pourtant, pour aimer il faut connaître et pour connaître, il faut écouter et regarder. Contempler Dieu, c'est rentrer dans son intimité, c'est l'admirer et donc vouloir l'imiter. L'imitation crée une communauté de pensée : c'est aimer. Et cet amour mutuel apporte alors ses grâces pour faire face à toutes les situations même difficiles.

La situation n'était guère plus brillante, pour le peuple élu, en l'an 15 av JC. Hérode placé sur le trône de Jérusalem par les Romains gouvernait avec tyrannie et scandale, introduisant chez le peuple élu, les mœurs et les coutumes païennes de Rome. Beaucoup de juifs se laissaient séduire et abandonnaient le vrai Dieu pour les plaisirs, la vaine gloire ou le respect humain.

Les pieux descendants du peuple élu avaient été dépouillés de leur rang et de leurs biens. Ils étaient traqués comme de dangereux opposants. Joachim, descendant de la famille royale de David, et son épouse Anne, descendante de la famille sacerdotale d'Aaron, vivaient pauvres et solitaires avec leur petit troupeau. Ils restaient fidèles au vrai Dieu et étaient heureux de pouvoir encore offrir de nombreux sacrifices à Dieu. Cependant leur tristesse intime était

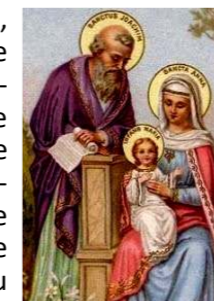
de ne pas avoir d'enfant et ils suppliaient Dieu avec ferveur.

Alors qu'ils étaient fort avancés en âge, Dieu entendit leurs suppliques et leur donna un enfant. La petite fille naquit un 8 septembre. Jamais encore sur terre, mère n'avait été aussi comblée ! Quel merveilleux bébé Dieu leur avait donné ! Ses traits angéliques et gracieux attireraient le regard. Elle ne criait jamais, mais une harmonieuse mélodie s'échappait de ses lèvres lorsque la faim tirait son petit corps. Les heureux parents lui donnèrent le nom de Marie, ce qui signifie : 'aimée de Dieu', mais aussi 'mer d'amertume'.

Anne et Joachim s'aperçurent vite que leur petite fille était toute céleste. Les premiers 'sourires aux anges' que font habituellement les bébés étaient chez elle de divins sourires que les anges eux même contemplaient. Ses babilllements étaient une louange divine qui ravissait le ciel.

Les jours passaient, la petite Marie grandissait et apprenait vite. Elle ne faisait jamais de caprices ou de désobéissances, elle vivait en présence de Dieu, pour Dieu et en Dieu. Sa céleste beauté enfantine ravissait les cœurs purs et pacifiait les pécheurs. Les orgueilleux la dédaignaient jalousement ou n'y prêtaient pas attention. La petite Marie était un chef-d'œuvre, le chef-d'œuvre de Dieu. Conçue sans péché, son cœur immaculé n'était pas attiré par les concupiscences de la chair ni par l'orgueil de la vie. Son corps qui cependant connaissait la faim, la soif, et la souffrance, n'était pas tirillé par la sensibilité et les passions. Tout en elle, dès sa conception, était soumis à la raison et à la volonté de Dieu. Est-ce que ces dons lui rendaient la vie plus facile ? Certainement pas !

La petite Marie avait une intelligence pleine de grâce : lorsque par exemple elle suivait sa maman au village, ses grands yeux découvraient le monde. Mais, ce n'était pas pour le posséder comme l'enfant capri-



cieux devant un jouet, c'était pour compatir. Son cœur immaculé percevait toute la tragédie humaine depuis le péché d'Adam. Elle voyait l'attirance des hommes vers les concupiscentes, elles percevait les haines, l'immoralité et toutes les offenses faites à Dieu. Son cœur d'enfant était bouleversé par le péché et ses conséquences. La clairvoyance de son intelligence, qui dépassait largement celle des patriarches, déchirait son cœur Immaculé. Marie pleurait l'offense faite à Dieu. Quel chagrin de voir Dieu, l'objet de son amour, si offensé ! Elle récitait les psaumes, et sanglotait, seule. Personne ne partageait sa douleur. La famille, les pieux amis... il n'y avait personne pour compatir et s'unir à son immense douleur. Elle désirait tellement réparer l'offense faite à Dieu et rouvrir le ciel fermé aux hommes depuis le péché d'Adam. Elle voulait tout donner pour réparer, mais elle n'avait rien à offrir, alors elle offrait son Cœur Immaculé.

Tant de si grands désirs ne pouvaient rester ignorés de Dieu. La Providence fit comprendre à ses pieux parents, (qui avaient promis à Dieu de lui offrir l'enfant reçu), qu'il était temps d'aller au temple. Trois



ans après sa naissance, le 21 novembre, Anne et Joachim présentaient Marie au temple. La petite Marie quittait ses parents chéris pour s'offrir en réparation des offenses faites à Dieu et pour rétablir l'amitié entre Dieu et les hommes. Et tandis que le grand prêtre Zacharie recevait l'enfant au temple, Dieu recevait l'acte offrande de ce Cœur Immaculé.

À cette époque, toutes les jeunes filles d'Israël demandaient à Dieu l'honneur d'être la mère du Sauveur promis. Marie avait une connaissance très profonde des écritures et savait que le temps de la venue du Messie étaient proche, cependant, elle ne demandait rien pour elle. Humblement, elle s'offrait en holocauste de réparation. Elle soupirait vers le Rédempteur, comme l'Église l'exprime dans le *Cantique des Cantiques*. Elle s'appliquait la loi qui demandait aux prêtres de s'unir au sacrifice et s'offrait en esprit avec la victime sacrifiée, image du Rédempteur promis.

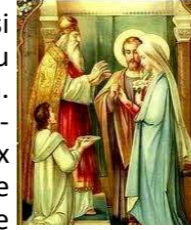
Les prêtres d'Aaron avaient perdu la foi, ils étaient remplis de l'esprit du monde et étaient devenus ignorants et vicieux. Leurs sacrifices ne plaisaient pas à Dieu. Marie souffrait des égarements des prêtres et de leur incapacité à appeler le Sauveur. Aussi, redoublait-elle de ferveur, adorant sans cesse, offrant son cœur et son corps jusqu'à faire un vœux de chasteté.

Jamais jeune fille n'avait fait un tel don de sa virginité. Dans la société antique, la femme n'était reconnue que lorsqu'elle était mère. Marie renonçait jusqu'à la maternité, par amour pour Dieu et compassion pour les pécheurs. Ce fut là, la première oblation intérieure qui plut à Dieu. Marie faisait sienne les paroles du prophète Isaïe : « *vous n'avez voulu ni sacrifice, ni holocauste, me voici Seigneur pour faire votre volonté* ». Mais, son vœux de chasteté n'était que la partie émergente de son don total, en réparation, afin de hâter la venue du Rédempteur promis.

Marie avait maintenant 14 ans. Elle était d'une beauté pure qui attire et élève l'âme. À cet âge, il n'était plus possible pour une jeune fille de rester dans le temple. Ses chers parents étant morts, il fut décidé de la marier. Marie ne se rebiffa pas, mais s'en remis humblement à la Providence. Ses passions et ses sens étaient entièrement soumis à la raison. Marie possédait pleinement cette belle vertu de discrétion qui tempère, ordonne les affections et règle les mœurs. Dom de Monléon décrivait ainsi cette vertu : « *Elle prévient tout écart et tout excès : elle instruit la charité de l'ordre à suivre dans ses libéralités et affections. Elle empêche l'humilité d'être vile et l'obéissance de devenir obséquieuse. Elle garde la crainte du désespoir, comme l'espérance, de la présomption. Elle adoucit la gravité et humanise la mortification. Elle montre que l'on peut être économe sans être avare, pauvre sans être sordide, bienveillant sans être pusillanime, ferme sans tomber dans l'entêtement. Elle fixe les droits réciproques du corps et de l'âme : elle enseigne qu'il y a un temps pour manger, un temps pour jeuner ; un temps pour veiller, un temps pour dormir ; un temps pour parler, un temps pour se taire ; un temps pour les larmes, un temps pour la joie ; un temps pour travailler, un temps pour prier ; elle seule connaît l'étroit chemin qui mène au Royaume*

*de Dieu. Chemin difficile que bordent deux pentes : à droite celle de l'orgueil sur laquelle on s'engage insensiblement lorsqu'on recherche la perfection dans les singularités, à gauche, c'est la pente du relâchement, de la tiédeur et de la négligence.* »

Marie se laissa ainsi conduire par Dieu dans cette discrétion. Confiante, elle accepta Joseph, l'époux qu'on lui donnait. Elle vit en lui une image de la pureté du Père éternel, et comprit qu'il serait son protecteur et le plus sûr gardien de sa chasteté.



La créature que Dieu avait façonnée de toute éternité répondait avec ferveur à son amour. Le cœur de Dieu trouvait enfin un écho à sa charité. L'offrande du Cœur Immaculé pour appeler le Rédempteur allait être entendu.

Le 25 mars, Dieu envoyait à Nazareth l'archange Gabriel, visiter Marie. Il était environ minuit,



lorsque l'ange pénétra dans la petite maison de Nazareth. Marie était en prière. Elle le vit, mais ne fut pas surprise car elle côtoyait fréquemment ces purs esprits du ciel. Elle n'eut pas peur non plus car les mauvais anges n'avaient jamais approché sa pureté immaculée. Elle resta en prière. L'ange, cependant, rompit le silence et la salua : « *Je vous salue Marie, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous* » Marie le regarda. Son esprit se mit à réfléchir intensément et son âme attirée à Dieu s'élevait rapidement.

L'ange contemplait cette créature pleine de grâce avec ravissement. Le temps était comme suspendu. La nuit, pourtant profonde, paraissait lumineuse. La Très Sainte Trinité s'ouvrait, le cœur immaculé emporté dans un courant de charité, y pénétrait. Marie comprenait plus que jamais l'infinie miséricorde de Dieu, la gravité du péché et le prix du rachat. Elle adorait la Miséricorde de Dieu en son plan de Rédemption et son cœur immaculé était douloureusement bouleversé. Tout son être tressaillit. L'ange le vit et reprit : « *Ne craignez point, Marie, vous avez trouvé grâce devant Dieu. Voici que vous concevrez en votre sein et vous enfanterez*

*un fils et vous lui donnerez le nom de Jésus. Il sera grand ; on l'appellera le Fils du Très Haut ; le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David son Père ; il régnera éternellement sur la maison de Jacob et son règne n'aura pas de fin. »*

Marie regarda l'ange, elle comprenait clairement le sens caché de ces paroles, cela explicitait son oraison. Mais, elle se reconnaissait créature, dépendante en tout de la grâce de Dieu, particulièrement pour sa chasteté dont elle avait fait l'oblation. Aussi, avec prudence, elle demanda à l'ange : « *Comment cela se fera-t-il, puisque je ne connais point d'homme ?* » L'ange lui répondit : « *L'Esprit Saint surviendra en vous et la vertu du Très Haut vous couvrira de son ombre. C'est pourquoi l'être saint qui naîtra de vous sera appelé le Fils de Dieu. Déjà Elisabeth, votre parente a conçu, elle aussi, un fils dans sa vieillesse, et c'est le sixième mois pour elle qu'on disait stérile, car il n'est rien d'impossible à Dieu.* »

La réponse de l'ange remettait les choses dans l'ordre : elle n'était rien, l'infinie bonté se penchait sur sa bassesse. Dieu agissait en sa toute puissance pour préserver sa pureté virgine. Alors, débordant de confiance, son cœur immaculé s'humilia profondément et s'anéantit devant Dieu. Elle répondit : « *Je suis la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole.* »

Dieu attendait le consentement de sa créature pour se faire créature. Au Fiat, le verbe de Dieu se fit chair dans le sein de la Vierge Marie.

Doucement l'ange s'éclipsa, laissant la Vierge en adoration. Depuis plus de quatre mille ans, les hommes attendaient le Messie promis par les prophètes, le ciel et la terre étaient maintenant réunis ; sa grande mission était accomplie. Alors, s'inclinant une dernière fois avec révérence l'ange prit son envol.

À l'instant de l'Incarnation, l'infusion divine avait unit la deuxième Personne de la sainte Trinité à un corps et une âme. L'âme très sainte de Jésus perfectionnait son petit corps qui se formait selon les lois naturelles ordinaires. Cependant, dès ce premier instant, Jésus possédait la raison. Il était déjà Vrai Dieu et vrai homme, parfait adorateur, parfait médiateur auprès de la Divinité.

Marie était dans le ravissement. Le

petit être qui était en elle louait Dieu, priait et s'offrait. Elle n'était plus seule ! Elle l'adorait et s'offrait avec lui. Son désir de réparer les offenses et sa compassion pour les âmes étaient comblés. Sa nature immaculée suivait la grâce sans distorsion. Les cœurs unis de Marie et de Jésus, s'étreignaient et s'offraient dans des élans de grâces qui ravissaient les anges.

Cependant, Marie ne pouvait rester là. L'ange ne lui avait-il pas dit que sa cousine âgée allait enfanter ? Sa charité ardente la poussait à quitter promptement la petite maison de Nazareth pour aller l'aider. Et puis, l'enfant-Dieu en son sein ne lui donnait-il pas l'intuition d'entreprendre ce voyage ? Sans doute avait-il quelques merveilles à accomplir, peut-être aussi voulait-il se faire connaître. Il dépendait d'elle, mais elle lui était soumise. Leur humilité réciproque s'épanouissait en une adorable délicatesse d'attention.

Marie demanda alors simplement à Joseph, son fiancé, la permission de visiter sa cousine Elisabeth. Elle ne lui raconta pas l'Incarnation. Du reste, ce mystère ne lui appartenait pas, c'était le plan de Dieu, elle n'en était que l'instrument. L'Enfant-Dieu révélerait son incarnation quand il le voudrait et à qui il voudrait. Quant à elle, elle gardait toutes ces choses en son cœur et les méditait.

En homme pratique, Joseph vérifia le petit baluchon et y ajouta quelques provisions, puis ému de perdre pour quelque temps sa céleste fiancée, il lui fit ses adieux respectueux.

Marie parti en hâte. Son pas alerte gravissait allègrement les sentiers rocailleux. Elle admirait les gracieuses montagnes garnies de bougainvilliers, de passiflores, d'oliviers chargés de fruits, de figuiers de barbarie, d'amaryllis et d'arbousiers sauvages. Elle offrait toutes ces beautés au Rédempteur caché en son sein, d'ailleurs tout ceci avait été créé par lui et pour lui. Tout à coup, les cris stridents d'un rongeur massacré par un chat sauvage lui rappela la rudesse de la vie depuis le péché originel. Au loin, elle voyait les paysans travailler à la sueur de leur front, des femmes entourées d'enfants lui sourirent. Sans se détourner de son chemin, elle faisait l'aumône



de ses victuailles mais aussi de ses prières : pour ces malades croisés en chemin ou ces familles qui se disputaient dans l'une ou l'autre des caravanes qu'elle avait suivies sur le trajet. Sa compassion toujours en éveil s'unissait à la miséricorde ardente de l'enfant caché en son sein.

Après quatre jours de voyage, Marie arriva à Hébron, ville de Juda. La maison de Zacharie était très silencieuse. Rien d'étonnant à cela, Zacharie était devenu muet après la vision de l'ange qui lui avait prophétisé la conception d'un enfant chez son épouse qu'on disait stérile. Et puis, Elisabeth, toute à la joie de cet enfant donné, s'était retirée du monde pour méditer « *Voilà ce qu'a fait pour moi le Seigneur lorsqu'il lui a plu d'enlever ce qui causait ma honte parmi les hommes !* », avait-elle dit.

Marie entra dans la maison et salua sa cousine Elisabeth. Or dès qu'Élisabeth eut entendu la salutation de Marie, l'enfant tressaillit dans son sein et elle fut remplie du Saint-Esprit. Élevant la voix, elle s'écria : « *Vous êtes bénie entre les femmes et le fruit de vos entrailles est béni. D'où m'est-il donné que la mère de mon Seigneur vienne à moi ? Car votre voix, lorsque vous m'avez saluée, n'a pas plutôt frappé mes oreilles, que mon enfant a tressailli de joie en mon sein. Heureuse celle qui a cru ! Car elles seront accomplies les choses qui lui ont été dites de la part du Seigneur !* »

Marie s'inclina humblement, elle remerciait l'Enfant-Dieu qui venait de se révéler en tout premier lieu à l'enfant d'Élisabeth. Elle voyait là le plan de Dieu. Celui qui serait nommé le Précurseur et dont la mission serait d'annoncer l'Incarnation était le premier à connaître ce mystère de l'Incarnation. Marie adora encore un instant la puissance de Dieu qui venait de sanctifier l'enfant. Elle était heureuse d'avoir été l'instrument de la grâce et réfléchissait. Sous l'effusion de la grâce, Elisabeth ne venait-elle pas de la louer comme Mère de Dieu ? C'était un signe. Marie pouvait maintenant exalter le bonheur de son cœur immaculé. Oh, elle n'allait pas rentrer dans les détails, les choses inexplicables ne s'expliquent pas. Son cœur débordant de reconnaissance désirait seulement louer la puissance divine qui l'avait élevée au don suprême de Mère de Dieu. Elle voulait aussi remercier Dieu qui

l'avait préservée du péché originel et prévenir les hommes qu'il faut craindre Dieu pour recevoir ses bienfaits.

Marie s'exclama alors : « *Mon âme glorifie le Seigneur, et mon esprit tressaille de joie en Dieu, mon Sauveur. Parce qu'il a jeté les yeux sur la bassesse de sa servante. Voici, en effet, que désormais toutes les générations m'appelleront bienheureuse, parce qu'il a fait en moi de grandes choses, Celui qui est puissant, et dont le nom est saint. Sa miséricorde s'étend d'âge en âge sur ceux qui le craignent. Il a déployé la force de son bras, dissipé les orgueilleux. Il a renversé de leur trône les puissants et a élevé les humbles. Il a comblé de bien les affamés et renvoyé les riches les mains vides. Il a pris soin d'Israël son serviteur, se souvenant de sa miséricorde, ainsi qu'il l'avait promis à nos pères, envers Abraham et sa race pour toujours* »

Pendant trois mois, Marie se mit au service de sa cousine. Elle s'unissait à l'enfant-Rédempteur dans les multiples gestes ménagers. Sa charité trouvait là une ardeur sans cesse renouvelée. Elle redisait son Fiat dans les tâches qui rebutaient sa nature et son cœur immaculé s'en trouvait dilaté. Elle se sacrifiait pour réparer. Au fil des jours, sa maternité s'épanouissait, son corps changeait, mais son âme surtout grandissait. Elle se sentait devenir mère ; mère de cet enfant caché en son sein, et mère de ces pécheurs auxquels elle voulait grand bien. Sa compassion avait mûri et sa volonté s'était encore affermie. Son cœur uni au Rédempteur partageait bonheur et douleur.

La chaleur de l'été arrivait lorsque Marie s'en retourna chez elle. Quelle joie pour les deux fiancés de se retrouver ! Cependant, Joseph ne tarda pas à s'apercevoir que Marie était enceinte. Il n'en était pas très sûr, mais les mois qui passaient, confirmaient cet état de fait.

Comme Joseph n'avait jamais connu Marie, il ne comprenait pas. Il détestait le péché et ne s'en était jamais approché. Son cœur était pur à l'unisson de celui de Marie. Une faute chez cette jeune fille si pure lui était inconcevable ; et pourtant la réalité était là. Quelle tourment, quelle angoisse ! Il se trouvait devant un mystère. Marie voyait bien le trouble de son cher fiancé et cela

l'attristait grandement. Elle aurait voulu lui dire mais... lui dire quoi ? « *mon ami, je suis enceinte, parce que le saint Esprit est descendu sur moi...?* » Le trouble de Joseph n'en aurait été que plus grand !

Marie gardait le silence. Les événements mystérieux ne peuvent être compris que par la grâce de Dieu. Et puis, pour comprendre Dieu, il faut faire silence. Dieu n'avait-il pas réduit au silence Zacharie et suscité la retraite silencieuse d'Elisabeth afin de préparer la naissance du Précurseur ? Marie respectait le silence de Dieu. Son âme d'épouse attentive s'oubliait devant les désirs du Saint Esprit. Elle voyait que Dieu préparait le cœur de Joseph par l'épreuve. Elle savait qu'il interviendrait quand celui-ci serait prêt.

Les deux fiancés s'unissaient dans la patience et le silence. Ce n'était pas là, un silence réprobateur plein de rancœur, c'était une méditation profonde qui élève l'âme vers Dieu. L'âme de Joseph grandissait, l'enfant-Dieu l'attirait. Joseph se remémorait les paroles du prophète: « *une vierge concevra et enfantera un fils et on le nommera Emmanuel* » Tout ceci était bien ineffable !

Joseph était le juste par excellence. Il voulait obéir à la loi de Dieu qui prescrivait en pareil cas la répudiation, mais il ne voulait pas diffamer Marie. Il résolut alors de la renvoyer en secret. Il s'abandonna ainsi à Dieu. C'était son Fiat. C'est alors que Dieu envoya son ange. Il apparut en songe à Joseph et lui dit : « *Joseph, fils de David, ne crains point de prendre avec toi Marie comme épouse, car ce qui est formé en elle est l'ouvrage du Saint Esprit. Elle enfantera un fils, et tu lui donneras le nom de Jésus ; car il sauvera son peuple de ses péchés* »

Réveillé de son sommeil, Joseph tomba à genoux. Son premier mouvement fut certainement d'adorer la mère et l'enfant. Leurs trois cœurs fusionnaient dans un silence éloquent. Puis, exaltant l'accomplissement d'un si grand mystère il entonna sans doute les psaumes, et Marie redit son Magnificat. Joseph fit ensuite ce que l'ange du Seigneur lui avait commandé : il prit avec lui Marie son épouse et ne la connut point. Son fils premier né naquit et il lui



donna le nom de Jésus.

La contemplation de l'évangile fait entrer dans l'intimité des mystères divins. Elle permet de s'enthousiasmer, malgré les difficultés, par l'admiration des vertus présentées : charité, compassion, foi, patience, pureté, prudence, humilité, oraison, obéissance ou pauvreté émanant de la Très Sainte Vierge Marie, mais aussi de Notre Seigneur Jésus-Christ, de saint Joseph ou des saintes personnes rencontrées.

La contemplation ne demande pas de se triturer les méninges mais seulement de donner du temps et une attention à Dieu afin qu'il puisse éclairer, fortifier et guider l'âme dans le courant matérialiste athée qui emporte actuellement l'Église et la civilisation.

La 'déconstruction' voulue de la civilisation chrétienne est chaque jour plus visible, mais la 'déconstruction' des âmes est beaucoup plus insidieuse. Sans prendre garde on finit par ne plus penser qu'aux biens terrestres ou alors, on s'inquiète outre mesure de la déliquescence orchestrée et on en vient à perdre la charité. Or pour garder l'unité et la charité, nous avons besoin de modèles. Maintes fois la Très Sainte Vierge Marie a demandé la récitation du Rosaire. C'est le moyen le plus simple qu'elle a trouvé pour aider les âmes à contempler quotidiennement les mystères divins. La contemplation est la clef pour entrer dans son Cœur Immaculé afin d'y trouver le refuge, dont elle a parlé à Fatima.

Contre la 'déconstruction', la Très Sainte Vierge propose pour notre époque, le modèle de sa compassion. Par là, elle veut nous faire prendre conscience de la réalité du péché et nous faire compatir aux douleurs qu'elle a endurées pour réparer. Mais si Marie veut nous faire partager ses douleurs, elle veut aussi faire partager ses mérites. C'est pour cela qu'elle demande que l'on s'unisse à sa peine en posant des actes et des communions en réparation à son Cœur Immaculé. Elle veut que l'on compatisse pour elle, mais aussi avec elle, par elle et en elle.

Par la contemplation Marie nous fait entrer en son Cœur Immaculé, et par l'union à sa compassion, elle nous fait pénétrer dans la charité de la Trinité cachée en son Cœur Immaculé.

Simon de Cyrène

# *Chronique du Prieuré*

Page réservée aux abonnés